

• Décembre 2016 • Numéro 152 •
• L e s P u b l i c a t i o n s d e La Gauche  C a c t u s ! •

www.la-gauche-cactus.fr/SPIP

Meilleurs Vœux pour 2017, Année de tous les dangers

Sommaire

- L’édito de **João Silveirinho** : 2017, année de tous les dangers.

**- Pourquoi je soutiens Jean-Luc Mélenchon.** A titre personnel, **Jean-Luc Gonneau** a décidé de soutenir Jean-Luc Mélenchon. Ce qui ne va pas sans interrogations. Mais demeurons optimistes, les réponses arriveront (peut-être).

- **Mon frère féminin.** A partir de deux films (Kechiche, Dolan), **Jacques Broda** nous parle d’espérance et d’amour, mais rassurons-nous : pas comme à la messe.

- **Avis de régression générale.** Où **Yann Fiévet** analyse avec inquiétude le leurre de la « mondialisation heureuse », la montée des vents du mauvais populisme, la démission de la démocratie. Un appel au réveil.

- **Scoop mondial : le discours d’investiture de Donald Trump.** On ne sait comment (il protège ses sources) **Jacques-Robert Simon** s’est procuré le discours que Donald Trump doit prononcer dans quelques jours, qu’il a traduit pour nous avec l’aide des meilleurs dictionnaires. Mais c’est pas triste !

- **Sortir l’écrivaine Asli Erdogan des prisons turques.** Une initiative de **Tieri Briet** et **Ricardo Monserrat Galindo**, accompagnée de textes d’Asli Erdogan

 - **Le maître de Sainte Euphasie**. Cinquième et dernier épisode du mini feuilleton, savoureux, acide, tendre, drôle et même gentiment érotique du nouvelliste **Hervé Mesdon**. Car la littérature, m’sieurs-dames, répétons-le, c’est vital.

- **Ceux qui ont tué Sanders ont récolté Trump.** C’est la thèse, convaincante, proposée par l’universitaire Pierre Guerlain.

- **A voir : Enfin de bonnes nouvelles !** Arracher Sylvain Ethiré de son tabouret au bar du Rosebud est une performance, réussie par ce film de Vincent Glenn, fiction mais aussi un peu documentaire. On y réfléchit et on y sourit dans une ambiance de douce utopie.

*- Bonus :* Parce qu’il faut continuer à sourire, un dessin de Michel Hulin, paru dans les tout premiers numéros de la Banquise, mais qui demeure d’actualité

* Edito : 2017, année de tous les dangers.

*Par Jean-Luc Gonneau*

*Au nom de l’équipe de la Gauche-Cactus, de Réchauffer la Banquise et (Jean-Luc Gonneau insiste là- dessus) du Coin du fado, je vous présente nos meilleurs vœux pour 2017. Et nous et vous allons en avoir besoin alors que les massacres prospèrent au Moyen-Orient, que les Philippines se sont dotées d’un président assassin, que Donald Trump va devenir celui des Etats-Unis, que les prisons du maréchal Sissi et du « sultan » Erdogan ne désemplissent pas (les nôtres et celles des Etats-Unis non plus, quoique pour d’autres raisons), que Poutine peaufine sa « dictature démocratique », une sorte de spécialité locale qui semble connaître un succès certain à l’exportation.*

*En France, les perspectives électorales ne se présentent pas, c’est le moins qu’on puisse en dire, sous les meilleurs auspices. L’ombre du Front national fait plus que rôder. Ses idées ont été d’une certaine façon légitimées par leur reprise par des représentants de la droite autoproclamée « républicaine », les Sarkozy, Wauquiez, Ciotti et tant d’autres. Le programme-purge du candidat de cette droite-là n’est guère plus rassurant. Il ferait passer celui, naguère, de Georges Pompidou, dont il revendique l’héritage, pour un manifeste gauchiste. Ne parlons pas de son autre mentor revendiqué, Philippe Seguin : l’ « ogre des Vosges » avait, lui, de véritables préoccupations sociales. Mais François Fillon a manifestement à ce sujet la mémoire qui flanche. Plutôt Thatcher que Seguin.*

*Face à ce « à droite toute », la gauche se présente divisée. D’un côté, la « gauche de gouvernement », enfumage sémantique propagé par la presse dite sérieuse (qui l’est sur bien des points, mais surtout pas sur celui-là) et quelques intellos-chroniqueurs, pas toujours idiots, mais aveugles sur ce point là. Un exemple, si vous voulez un exemple ? Certains aiment les exemples. Michel Wieworka, désolé que ça tombe sur lui, sociologue respectable quoique discuté, ce qui prouve qu’il ne laisse pas indifférent, commet un récent article dans Le Monde, où il disserte sur les tourments de la « gauche de gouvernement » face à l’élection présidentielle. Comme presque tous les commentateurs, du Monde au Parisien en passant par Libé, la « gauche de gouvernement », c’est le Parti socialiste. Certains y ajoutent les écolos (plutôt tendance Jean-Vincent Placé, celui qui a justifié son nom en devenant ministre) et l’inévitable Emmanuel Macron, vous voyez, d’ailleurs on le voit souvent, celui qui se dit ni de droite ni de gauche, comme Nathalie Kosciusko-Morizet. En français courant, ça s’appelle le centre.*

*Pour Wieworka, pour Duhamel, pour tant d’autres, ce qu’ils appellent la « gauche de la gauche » (Jean-Luc Gonneau préfère dire gauche de gauche. Extrémiste, va !), ce n’est pas, ce ne peut être une gauche de gouvernement. Supplétifs pour un second tour, d’accord, mais pas plus. Au mieux, les idiots utiles dont parlait papy Lénine. Un exemple, si décidément vous aimez les exemples ? Jean-Luc Mélenchon a un programme… de gouvernement. Nul et non avenu, décrète Duhamel en deux lignes. Wieworka, dans son article, fait silence à sujet.*

*De l’autre, l’autre gauche, dont Mélenchon s’est fait le porte-parole, soutenu par le Parti de Gauche (normal, c’est son parti), par Ensemble, par, à l’arrache, le PCF, par des groupes plus confidentiels et par les « insoumis », souvent nouveaux venus dans l’engagement politique. Soit au moins autant de forces militantes que celles de la « Belle alliance Populaire » (ça donne BAP), faux nez du Parti Socialiste et de ses satellites souvent confidentiels. Un exemple ? Allez, Jean-Luc Bennahmias, candidat à la primaire de la BAP en tant que président du surpuissant Front Démocrate, avoue sans détours qu’il y participe pour apparaître aux débats télévisés entre les candidats, ce qui a le mérite de la franchise. Mélnchon, donc. Et Macron ? Oh, Macron ne se revendique plus de la gauche (il a varié sur ce sujet) et n’a donc rien à faire dans la primaire de la BAP. Ni Mélenchon d’ailleurs, qui ne saurait s’engager à soutenir, si tel était le cas, un ancien ministre de François Hollande. Déjà que ce sera dur pour Montebourg ou Hamon si Valls sort vainqueur de l’épreuve, hors peut-être un communiqué convenu (et après, hop, cap sur leur circonscription).Et inversement.*

*Gauche divisée, pouvait-il en être autrement ? Nous avons entendu les appels du PS et de quelques acteurs de la société civile, généralement proches du PS ou des écologistes « raisonnables » à inviter Macron et Mélenchon à participer à une primaire de « toute la gauche » (sauf les trots, y a des limites quand même, puis le PS à inviter les mêmes à la primaire de la BAP. Invitation saugrenue pour ce qui concerne Macron, qui ne se revendique plus de la gauche. Invitation bidon pour ce qui concerne Mélenchon, comme on l’a vu précédemment. Selon Jean-Christophe Cambadélis, ce seraient « donc » Macron et Mélenchon qui diviseraient la gauche. Et pas les trahisons de l’équipe au pouvoir pendant ce quinquennat (trahisons sur les engagements du candidat : lutte contre la finance, nib, renégociation des traités européens,re-nib, vote des étrangers, re-re-nib… trahisons sur les principes, CICE pour le capital, déchéance de nationalité, heureusement retirée, merci les frondeurs socialistes, par ailleurs méprisés par le pouvoir en place, droit du travail…). La « gauche de gauche », comme dit Gonneau, n’a pas cautionné ça. Elle qui avait massivement, quoique sans grande illusion, apporté ses voix à François Hollande au deuxième tour de 2012, permettant son élection, a été systématiquement ignorée pendant cinq ans. Ce sont ces trahisons et ce mépris de François Hollande et de la majorité du Parti Socialiste qui l’a aveuglément soutenu qui sont à l’origine de la division de la gauche.*

*Et le prix à payer risque d’être lourd en 2017*

* Pourquoi je Soutiens Jean-Luc Mélenchon

*Par Jean-Luc Gonneau*

Précisons une fois de plus que la Gauche Cactus se garde, à l’orée d’un premier tour électoral, de prendre parti entre les candidats de gauche, respectant ainsi la diversité de ses adhérents et sympathisants. Mais rien n’interdit à chacune ou chacun de prendre parti, ce que je fais. A l’orée de l’automne, j’avais écrit Mélenchon, malgré tout. Cela demeure valable.

La raison première, c’est qu’il y a lieu de considérer que l’élection présidentielle française, véritable cancer démocratique, accentué encore par la réforme Chirac-Jospin instituant le quinquennat, demeure hélas une clé incontournable du jeu, appelons-le comme ça, politique de notre pays. Ce qui à mon sens exclut de se laisser aller à soutenir des candidatures de témoignage, aussi sympathiques et sincères soient-elles, surtout avec des droites aussi menaçantes que nous connaissons. Concrètement, donner une voix à gauche à des candidatures promises à des scores de moins de 5%, c’est faire le jeu de la droite.

La raison première ex-eaquo, c’est que les propositions de Jean-Luc Mélenchon sont très au dessus de ce proposent les autres impétrants de la gauche, y compris ceux du Parti Socialiste, dont les programmes sont à ce jour des plus flous. Très au dessus parce qu’il est le seul à prendre en compte les problèmes environnementaux en les reliant à l’ensemble d’un projet politique, parce qu’il est le seul à proposer une réforme drastique de notre système institutionnel que pourtant chacun estime à bout de souffle, mais que la plupart évitent soigneusement de proposer de modifier autrement qu’à la marge, parce qu’il est le seul à gauche à vouloir bousculer les dogmes bruxellois et à proposer les moyens de le faire, parce qu’il est le seul enfin à mettre fin aux inégalités qui rongent la société française et font le lit du Front National.

Autre raison, plus largement partagée, le talent oratoire de Jean-Luc Mélenchon et son attachement à la culture. Il y a si peu de politiciens cultivés. Mais nous attendons de sa part un programme et un discours sur la culture autrement inspiré que ce qui est aujourd’hui diffusé. Et son sens de l’humour. Il y a si peu de politiciens qui en ont.

Tout cela conduit à voter Mélenchon en avril, et espérons-le en mai. Mais, car il y a toujours au moins un mais, Mélenchon a besoin de soutiens. Certes plus de 2000 comités de soutien existent, avec une proportion notable de jeunes. Cela ne suffit pas. Il est nécessaire de clarifier les liens avec ses soutiens, que ce soient Ensemble ou le PCF. La répartition des candidatures aux législatives est un point névralgique, qui constitue un enjeu politique mais aussi financier pour les partenaires. Et on verrait mal s’affronter des candidats de ces partis avec ceux de la France insoumise, dont les modalités de désignation sont parfois folkloriques et au final aujourd’hui opaques. Il devient urgent de définir des accords clairs, et nous avons le sentiment qu’aujourd’hui, les partenaires de Mélenchon sont traités avec une sorte de condescendance mal venue. Comme me confiait un camarade du Front commun, faut pas déconner avec ça.

* Mon Frere Feminin

*Par Jacques Broda*

Tel Adèle (Abdellatif Kechiche), Louis (Xavier Dolan) est un saint. Il nous guide - au cours d'un voyage initiatique - au pays de la folle souffrance familiale, où le trop d'amour n'arrive à se dire ni à se taire. Dans le silence de son âme, Louis touche le fond de notre être. Face à son visage dans l'intime proximité de son regard, Xavier Dolan réussit le coup de force du transfert amoureux. Ici, *'la tendresse fait s'étrangler la voix'* (Louis-René des Forêts).

Ce n'est pas l'inconscient, c'est la zone blanche entre l'émotion et le Moi. L'émoi *sans-voix* de Louis, se nomme : *humilité.* Louis est innocent. Il le reste malgré tout, malgré tous, résistant aux vagues de violences dont il est victime et témoin. Abel !

Coup de force historique à ne pas céder à la haine hystérique. L'humilité absolue et inconditionnelle de cet homme est bouleversante ; véritable conversion de l'angoisse en bonté, il se délivre de la mort annoncée par *l'annonce faite à Mari(on)* (Cotillard) de l'amour.

Au nom du nom-du-père non forclos, il accueille la souffrance et la fulgurance de l'autre ; *'ce petit sourire'* loge toute la tendresse du monde. Car le monde n'est pas fini mais à faire. Louis est une métaphore de l'espérance, tout l'opposé de *la fin du monde*. Comme Adèle, il donne à voir, désirer l'infini de l'amour. Louis est un saint.

* Avis de Regression Generale

*Par Yann Fiévet*

A chaque année qui passe les espoirs d’une « mondialisation heureuse » s’éloignent. Certes, seuls les hommes les plus naïfs et ceux qui avaient intérêt à leur faire croire à cette fable grossière usaient ces dernières années de cet adjectif collé à un processus mortifère puisque orchestré par « les nouveaux maîtres du monde » contre les « multitudes ». Partout, les possesseurs du capital exploitent de manière éhontée puis jettent sans vergogne des « flux » de main-d’œuvre qui viennent alors grossir les rangs des *outsiders*. Partout, une économie de dévoration ravage les écosystèmes pour nourrir en « ressources » épuisables la méga-machine dont les rejets nocifs sont, de plus, impossibles à contenir désormais. Partout, les fractures sociales et écologiques poussent des pans entiers des sociétés humaines vers le désespoir. Sur ce terreau fertile des hommes et des femmes se prétendant de bonne volonté se font élire pour diriger à leur tour le système qui les a si bien servi jusqu’alors. Ils ne feront ensuite qu’aggraver le sort des plus humbles et renforcer celui des nantis car telle est la loi du capitalisme débridé dont ils ne songeront surtout pas à inverser le sens profond.

La mondialisation pourrait ne pas être malheureuse. Pour ce faire il faudrait qu’elle soit conduite autrement que par la domination exorbitante des firmes transnationales dont le capital est de plus en plus concentré dans les mains de gros actionnaires toujours plus gourmands. Dans de telles conditions, prôner le libre-échange comme mode dominant de fonctionnement des marchés ne peut qu’accroître les inégalités de développement tant à l’intérieur des nations que dans la confrontation des nations entre elles. La domination du libre-échange en donnant la priorité presque absolue à la dimension économique des activités humaines ne peut que favoriser l’affaiblissement progressif des normes de protection des communautés locales ou de l’environnement en général. Ce dernier avatar est évidemment insoluble en l’absence d’un droit international digne de ce nom. Enfin, la financiarisation exacerbée de l’économie, en renforçant toujours plus la volatilité des capitaux, ne fait que favoriser le risque de déstabilisation des économies locales rarement préparées à supporter les conséquences de décisions prises par des « donneurs d’ordres » souvent très éloignés des lieux de la production des richesses matérielles et des lieux de vie des hommes. Une autre mondialisation, basée sur le partage réel des richesses et une exacte connaissance des besoins des hommes partout où ils vivent, est éminemment souhaitable. Elle ne sera possible qu’au prix de la condamnation du néolibéralisme économique que des régimes politiques, que l’on fait encore mine de croire démocratiques, soutiennent contre vents et marées. Le changement radical n’est donc hélas pas pour demain matin !

Car, demain matin c’est un populisme mauvaise version qui va triompher en France – entre autres exemples européens - comme c’est désormais le cas aux Etats-Unis. Nous entendons là l’accession au pouvoir suprême de candidats portés par le désarroi des « perdants » - et de ceux qui croient l’être – à qui l’on a savamment désignés les boucs-émissaires responsables de leurs difficultés et des malheurs du pays. Ces vainqueurs aux petits pieds eu égard aux défis du temps ne sont en rien des hommes d’ouverture sauf dans le domaine de la circulation du capital et de la recherche du profit quoi qu’il en coûte. Ils vont un peu plus, si ce n’est totalement, fermer les frontières aux « nouveaux envahisseurs », chasser de leur pays tous ceux qu’ils décrèteront indésirables avec l’assentiment des pans déculturés de la société qui du coup aura bien du mal à garder ce nom. Donald Trump n’aiment pas les Musulmans, les Noirs, les Mexicains notamment parce que ces derniers sont catholiques. Il rêve d’une Amérique des origines, blanche et protestante, qui au moment de la lutte pour les Droits civiques dans les années soixante n’existait pourtant déjà plus. Sa politique de fermeture au monde couplée à l’allègement sensible des impôts frappant les plus favorisés ne pourra qu’aggraver la situation des plus déshérités dont la hargne envers les faux coupables désignés grandira encore tout comme la réponse sécuritaire qui trouvera là un alibi commode pour justifier d’autres fermetures et un durcissement de l’arsenal répressif. Il semble que l’Europe pourra, de son côté, difficilement échapper au même scénario. Ainsi, l’idéal démocratique de l’Occident s’éloignera chaque jour un peu plus.

L’espoir en une démocratie vivifiée s’évanouit donc lui aussi. Ainsi, la Conférence des Présidents du Parlement européen a décidé le 17 novembre dernier de refuser à deux commissions du dit parlement le droit d’examiner le CETA, l’accord de libre échange EU-Canada. Cette décision est sans précédent. Depuis des semaines, les représentants de la droite, des libéraux et des sociaux-démocrates faisaient tout leur possible pour étouffer le débat sur le CETA, manœuvre après manœuvre. Avec cette décision, la boucle est bouclée : il n’y aura pas d’espace au Parlement européen pour un débat démocratique sur le premier des traités transatlantiques. La commission Commerce international (INTA) est en charge du dossier, et fait tout son possible pour empêcher d’autres commissions de se pencher sur l’accord, et d’étudier le texte sous d’autres angles : environnement, agriculture, démocratie, consommation, etc. Lors de la même réunion de la Conférence des Présidents, il a aussi été décidé de ne pas débattre d’une motion portée par plus de 80 députés de toutes couleurs politiques, sur la légalité des dispositions de protection des investissements du CETA. Ces scandaleuses décisions montrent à quel point les fanatiques du libre-échange, y compris sociaux-démocrates, ont une peur bleue du débat sur le contenu de ce traité. Qui a dit pourtant que la démocratie c’est le débat ? Et l’on s’étonnera que les peuples n’y croient plus !

Pour changer les orientations profondes de la mondialisation il faudra d’abord renvoyer les hommes qui la façonnent. Albert Einstein n’avait-il pas dit: « On ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l’ont généré ». Honorons enfin cette parole par des actes.

*Le blog de Yann Fiévet : www .yanninfo.fr*

* Scoop Mondial : Le Discours d’Investiture de Donald Trump

*Traduit de l’américain par Jacques-Robert Simon*

Une indiscrétion m’a permis d’avoir en ma possession le discours que va prononcer prochainement le nouveau Président des Etats-Unis. Il m’a semblé de la plus haute importance que les francophones puissent d’ores et déjà en connaître la teneur. Certains passages argotiques ne sont que bien piètrement rendus par la traduction.

Américaines, Américaines,

Dieu depuis la création des États-Unis d'Amérique, a toujours exercé ses bienfaits et sa sagesse en soufflant aux Présidents élus ce qu'il convenait de faire pour notre pays, notre continent, notre planète. Ainsi, des bas nylon aux chewing-gums en passant par les McDonald nous avons pu insuffler un peu de culture chez des être entichés de savoirs antiques, de poésies évaporées, d'art sans commissaire priseur. Le solide bon sens de nos GI, lui aussi inspiré par Dieu, a permis de répandre les bienfaits de notre politique sociale et économique partout dans le monde. Que sont ces quelques centaines de milliers de civils atomisés au Japon, ces quelques millions de personnes bombardées et tuées au Vietnam, cet amas de crimes, d'atrocités, de haines entremêlés au Moyen Orient au regard de cette profonde fraternité promue par les USA et qui s’étend maintenant au reste du monde. Rien ne peut résister à la fraternité impulsée par le Nouveau Monde : les riches, les pauvres, les chrétiens, les homosexuels, tous (sauf bien entendu les communistes même repentis) sont derrière notre bannière étoilée. Pour le prouver, je le déclare solennellement, j'organiserai une Gay Pride à la Mecque dès que possible.

Mais revenons à des choses plus sérieuses, Dieu quel qu’il soit, où qu’il soit, ne souhaite que le bien de l’Amérique car c’est le meilleur moyen de l’assurer également à cette multitude de peuplades souvent dangereuses et presque toujours bornées qui peuplent la planète. Pour aller au delà des différences : blanc, noir, arabe, bi voire trisexuel, les USA ont décidé, du moins je vais décider prochainement, que le chef suprême serait dorénavant le plus riche. Quel meilleur moyen de trancher et de décider pour le bien de tous. Bien entendu, c’est déjà ainsi dans tous les pays du monde, mais l’incarnation de la fonction n’est pas faite. Ces démocraties électoralistes pleines de doutes, d’émotions et d’erreurs ne servent qu’à faire perdre du temps par les innombrables votations qu’elles organisent: il suffit de regarder la déclaration des revenus des citoyens américains pour déterminer le futur président. Celui-ci n’aura même plus à tricher dans ses déclarations car il pourra une fois élu adapter les lois qui ne lui conviennent pas à son avantage tout en bénéficiant d’une reconnaissance mondiale proche de celle de Rambo. Gog bless America.

Ma cheffitude reconnue honnêtement, scientifiquement par le déroulement de la nomination, me permet de dire à tous ces *sons of the bitch, bastards* et connards de toutes sortes, que leurs critiques ou leurs opinions je m’en tamponne les noix avec une vivacité et une énergie étonnantes pour un homme de mon âge ayant subi si peu de nano-implants crâniens, seulement quelques prothèses bioniques et une vingtaine tout au plus d’injections de cellules souches prélevées sur des embryons humains bio. D’ailleurs pour clarifier un point dans ce domaine, il est parfaitement inexact que je me sois fait greffer quoi que ce soit en vue de copulations fréquentes et jubilatoires. La lecture du Petit Chaperon Rouge satisfait pleinement ma libido sans avoir à recourir à des artifices.

Mais le sexe est bien moins important que l’argent. D’ailleurs, on n’a encore jamais vu un homme riche qui masturbe. Je ne dirai pas un mot des électeurs américains se sentant délaissés de tous y compris de ceux qui auraient pu les aider : il est compréhensible que les pauvres des pays pauvres veuillent cesser d’y être, il est plus contestable de mettre à contribution nos propres pauvres trop affaiblis pour ne plus pouvoir se défendre alors que l’on ne touche d’aucune façon aux sommes astronomiques amassées non plus par le travail mais par une spéculation entre initiés, entre membres d’une féroce oumma.

À cet égard, il faut préciser que la politique des USA vis-à-vis des arabes va changer. Pas chez nous bien sûr, je vois pas pourquoi on admettrait des arabes pour venir nous casser les noix alors que l’on a déjà les latinos. C’est la politique des USA chez eux qui va changer. Je me suis aperçu qu’on avait une propension regrettable à aimer les très riches arabes, ceux d’Arabie Saoudite, du Qatar, et que l’on traitait les autres de terroristes ou plus simplement d’arabes. Aucun politicien américain n’a reçu d’argent de la part d’arabes dans la misère. Pourtant, il ne fait aucun doute qu’un arabe, c’est un arabe même si il est riche, musulman, sunnite, chiite, alaouite, wahhabite, salafiste… j’ai autre chose à foutre qu’à lire le Coran. Des mecs qui n’ont pas réussi à faire du pognon autrement qu’en prenant celui que les USA leur verse pour extraire le pétrole ne vont pas jusqu’à me fasciner par leur sens du commerce ou leur esprit d’entreprise, je ne parle même pas du fait qu’ils ne connaissent pas encore le presse-purée. En bref, les Princes, les Émirs, leurs vierges entourées de torchons, ils me les gonflent : pour les droits de l’Homme qu’ils se démerdent avec leurs dromadaires. J’enverrai toutefois un message aux gouvernements philippins, indiens, pakistanais …etc qui font travailler en masse leurs citoyens dans les pays du golfe et des alentours pour leur indiquer de s’adresser à la multitude d’ONG qui se préoccupent des droits de l’Homme à New York.

La planète se réchauffe, très bien, on bouffera des grillades plutôt des plats congelés. Plus sérieusement, que le pétrole pollue et créé des perturbations sur l’ensemble de la planète, il faut être con ou économiste pour prétendre l’inverse. Mais la pollution ce n’est pas seulement le CO3 … 2 … t’es sûre Melania ? … ils sont pas cons ces slovènes, CO2 donc. Cette ingurgitation de pétrole n’a pas fait que d’abîmer notre ciel étoilé, il nous a abîmé nous. Nous n’avons plus mangé mais baffré, plus voyagé mais transporté, plus aimé mais baisé, nous ne voulons plus nous battre mais revendiquer. L’honneur est devenu une tare dont on tâche de guérir nos enfants. Pour ce pétrole, on a fait que tuer, piller, régresser pour le plaisir d’une poignée d’illuminés rassemblés sous l’acronyme GAFA qui se prennent les uns pour de nouveaux évangélistes et d’autres pour Dieu lui-même en promettant la vie éternelle. Je ne sais pas si Dieu existe, mais en aucune façon il ne peut être aussi con.

Me voilà au bout d’un chemin, car il y en a toujours un. J’ai parlé comme l’on parle dans cette fameuse *Rust belt* que chacun cite sans y avoir un ami. J’ai parlé de ma femme que j’aimais car elle ne me coûtait pas trop cher et ne pétait pas, je suis incapable de faire la différence entre un Bordeaux et un Bourgogne si je ne vois pas la bouteille mais je prétends pas je suis sûr que les médias sont devenus des officines de formatage des masses à une échelle et une intensité telles que les plus totalitaires des despotes n’osaient pas espérer. Je sais aussi que naître avec un bon carnet d’adresse est plus important que d’avoir un quelconque talent ou même de la fortune pour réussir…. Et bien, vous qui travaillez dur en espérant que vos efforts vous mettent à l’abri du mépris, sachez une chose importante : tous ces experts, toutes ces stars, tous ces gourous de la politique ou de la finance, pas un n’est mieux que vous. Leur prétendue culture leur permet de vous écartez d’une nouvelle noblesse sans même l’apparence de la respectabilité. À un membre de ma famille, un italien lors d’un conflit lui dit : « maleducati ». Il répondit sans avoir besoin de traduction : « Question éducation, vous pouvez vous faire enculer ». À l’occasion (sans peut-être en abuser), faites comme lui.

* Sortir l’Ecrivaine Asli Erdogan des Prisons Turques

*Une initiative de Tieri Briet et Ricardo Monserrat Galindo*

C'est donc la prison à vie qu'ont réclamée, ce jeudi 10 novembre 2016, les procureurs d'Istanbul contre Aslı Erdoğan ! Et l'emprisonnement d'une romancière jusqu'à sa mort, c'est l'assassinat prémédité d'une littérature qui entend rester libre ! Alors si les théâtres et les lieux d'art demeurent des lieux vivants sur ce vieux continent, des lieux soucieux d'humanité et d'une littérature encore en vie, ils doivent aussi servir à diffuser la parole d'une romancière emprisonnée pour ses écrits. Lisons partout les textes d'Asli Erdogan à voix haute, partageons leur beauté face à un Etat devenu assassin. Jusqu'à la libération d' Aslı Erdoğan !

Suite à notre appel, voici les premiers textes que nous avons rassemblés. Trois phrases emblématiques de sa pensée et de son écriture, pour commencer, puis cet autoportrait qu'elle

a écrit voici quelques années, qui a été lu sur France Culture en septembre. Ensuite, trois extraits du Bâtiment de pierre, son dernier livre traduit en français. Et enfin, la lettre qu'Asli

Erdoğan a écrite en prison, ce 1er novembre 2016. Nous avons rassemblé ces textes pour qu'ils circulent autant que possible. D'autres suivront. Ils appartiennent à tous ceux qui veulent défendre une littérature vivante et impossible à soumettre. Diffusez-les par mail, sur les réseaux sociaux et les blogs, en les affichant sur les murs de nos villes, en les lisant dans les théâtres, les festivals, les Nuit debout, les repas entre amis, partout où vous pourrez. Prévenez-nous de chaque action, nous essaierons de les recenser et de le faire savoir. Solidairement,

Tieri Briet & Ricardo Montserrat Galindo, le 15 novembre 2016

 **«** Quand Michelle est en marche, elle tient tête au monde entier. **»** *Le Mandarin miraculeux*. **«** L’écriture est sacrée et il faut la protéger. **»** *Extrait d'un entretien avec Mehmet Basutçu.* **«** L'art de conter une histoire n'est-il pas un peu celui d'attiser les braises sans se brûler les doigts?)» *Le bâtiment de pierre.*

**Un autoportrait, par Aslı Erdoğan**

Je suis née à Istanbul en 1967. J'ai grandi à la campagne, dans un climat de tension et de violence. Le sentiment d'oppression est profondément enraciné en moi. L'un de mes souvenirs, c'est à quatre ans et demi, lorsqu'est venu chez nous un camion rempli de soldats en armes. Ma mère pleure. Les soldats emmènent mon père. Ils le relâchent, plusieurs heures après, parce qu'ils recherchaient quelqu'un d'autre. Mon père avait été un dirigeant important du principal syndicat étudiant de gauche. Mes parents ont planté en moi leurs idéaux de gauche, mais ils les ont ensuite abandonnés. Mon père est devenu un homme violent. Aujourd'hui il est nationaliste. J'étais une enfant très solitaire qui n'allait pas facilement vers les autres. Très jeune j'ai commencé à lire, sans avoir l'intention d'en faire mon métier. Je passais des journées entières dans les livres. La littérature a été mon premier asile. J'ai écrit un poème, et une petite histoire que ma grand-mère a envoyés à une revue d'Istanbul. Mes textes ont été publiés, mais ça ne m'a pas plus du tout : j'étais bien trop timide pour pouvoir me réjouir. Plusieurs années plus tard, à 22 ans, j'ai écrit ma première nouvelle, qui m'a valu un prix dans un journal. Je n'ai pas voulu que mon texte soit publié. J'étais alors étudiante en physique. Je suis partie faire des recherches sur les particules de haute énergie au Centre Européen de Recherche Nucléaire de Genève. Je préparais mon diplôme le jour et j'écrivais la nuit. Je buvais et je fumais du haschich pour trouver le sommeil. J'étais terriblement malheureuse. En arrivant à Genève, j'avais pensé naïvement que nous allions discuter d'Einstein, de Higgs et de la formation de l'univers. En fait je me suis retrouvée entourée de gens qui étaient uniquement préoccupés par leur carrière. Nous étions tous considérés comme de potentiels prix Nobel, sur lesquels l'industrie misait des millions de dollars. Nous n'étions pas là pour devenir amis. C'est là que j'ai écrit *Le Mandarin miraculeux*. Au départ j'ai écrit cette nouvelle pour moi seule, sans l'intention de la faire lire aux autres. Elle a finalement été publiée plusieurs années plus tard.

Je suis retournée en Turquie, où j'ai rencontré Sokuna dans un bar reggae. Il faisait partie de la première vague d'immigrés africains en Turquie. Très rapidement je suis tombée amoureuse de lui. Ensemble, nous avons vécu tous les problèmes possibles et imaginables. Perquisitions de la police, racisme ordinaire : on se tenait la main dans la rue, les gens nous crachaient dessus, m'insultaient ou essayaient même de nous frapper. La situation des immigrés était alors terrible. La plupart étaient parqués dans un camp, à la frontière entre la Syrie et la Turquie. Plusieurs fois, j'ai essayé d'alerter le Haut Commissariat aux Réfugiés de l'ONU sur leur sort. Mais c'était peine perdue. Je ne faisais que nous mettre davantage en danger Sokuna et moi. Puis Sokuna a été impliqué dans une histoire de drogue et il nous a fallu partir. Des amis m'ont trouvé une place dans une équipe de scientifiques au Brésil, qui travaillaient sur ma spécialité. Je pouvais y terminer mon doctorat, mais Sokuna n'a pas pu me suivre. Il a disparu, un an après. Je suis restée seule avec mes remords. Rio n'est pas une ville facile à vivre pour les migrants. J'ai alors décidé de renoncer à la physique pour me consacrer à l'écriture. Mais ce n'est qu'à mon retour en Turquie que j'ai écrit *La Ville dont la cape est* *rouge*, dont l'intrigue se passe à Rio. L'héroïne est une étudiante turque, qui se perd dans l'enfer de la ville brésilienne. J'étais étrangère au Brésil, mais aussi étrangère en Turquie. Je ne me sens chez moi que lorsque j'écris. Vingt ans plus tard, aujourd'hui, je me sens toujours comme une sans-abri.

J'aime bien Cracovie, je pourrais y rester encore longtemps, mais je sais bien qu'il faut laisser la place à ceux qui attendent un asile. Il faudra bien que je retourne en Turquie. En attendant, chaque jour, je me dis que dans mon pays tout le monde sait bien que je suis devenue l'écrivaine turque la plus populaire. Tout le monde le sait, mais pourtant tout le monde se tait. C'est sans doute cela, aujourd'hui, l'exil le plus terrible.

**Trois extraits du Bâtiment de pierre** (Actes Sud, traduit du turc par Jean Descat)

Si l'on veut écrire, on doit le faire avec son corps nu et vulnérable sous la peau... Les mots ne parlent qu'avec les autres mots. Prenez un V, un I et un E et vous écrivez Vie. À condition de ne pas vous tromper dans l'ordre des lettres, de ne pas, comme dans la légende, laisser tomber une lettre et tuer l'argile vivante. J'écris la vie pour ceux qui peuvent la cueillir dans un souffle, dans un soupir. Comme on cueille un fruit sur la branche, comme on arrache une racine. Il te reste le murmure que tu perçois en plaçant contre ton oreille un coquillage vide. La vie : mot qui s'insinue dans ta moelle et dans tes os, murmure évoquant la douleur, son qu'emplissent les océans.

…

Autrefois, j'ai aimé quelqu'un. Il est parti en me laissant ses yeux. Il n'avait personne à me laisser. Aimer... Ce mot-là, je l'ai trouvé en fouillant dans mon coeur, en sondant inlassablement ces épaisses ténèbres. Mais personne ne m'a dit que « chacun tue celui qu'il aime » ! Nous étions ensemble dans l'édifice de pierre. J'ai longtemps prêté l'oreille aux bruits. Quand mon tour est venu, le jour n'était pas encore levé. Bien sûr, vous ne me croyez pas. Vous pensez que ce bâtiment est issu de mon rêve ? Mais nos rêves ne sont-ils pas le levain de la pâte dont nous sommes pétris ? Finalement, l'aube va naître, des trainées rouge sang vont apparaître à l'horizon... Dans le ciel tendu, terne, tout plat, les étoiles vont se solidifier et disparaître l'une après l'autre. La dernière laissera pendre une corde vers le bas, vers nous. Ta nuit muette, tes mots coupés en deux et ensanglantés, tes ombres errantes, privées de leur maître, tes rêves couleur de coeur dont personne ne veut, tes mots ailés vont pouvoir y grimper... Tous tes rêves, venus vivre parmi nous et repartis sans crier gare, vont pouvoir se hisser vers les profondeurs... Dans les tréfonds où se perdent tout homme et toute chose... Mais vous ne m'entendez pas ? J'aurais peut-être dû faire mon récit au passé. J'ai attaqué ma chanson dans le mauvais sens, par la mauvaise note.

…

Parfois, pourtant, très rarement, j'entends en moi une voix qui ne semble ni émaner d'un être humain ni s'adresser aux hommes. J'entends mon sang qui se réveille, coule de mes vieilles blessures, jaillit de mes veines ouvertes... J'entends des cris qui ravivent mes plus anciennes, mes plus authentiques terreurs et je me rappelle qu'ils sont nés du désir de vivre. Mes plaies ne parlent guère, mais elles ne mentent jamais. Pourtant leurs cris affreux, incohérents, viennent se briser sur des murs infranchissables et retombent en pluie sur ce sol, devenu mensonge, que sont le visage et le verbe des hommes. Leur son s'égare dans les méandres, les recoins, les impasses d'un labyrinthe et se propage dans le vide sans rencontrer un seul coeur.

**Lettre de prison**

Chères amies, collègues, journalistes, et membres de la presse,

Je vous écris cette lettre depuis la prison de Bakırköy, au lendemain de l’opération policière à l’encontre du journal *Cumhuriyet*, un des journaux les plus anciens et voix des sociaux démocrates. Actuellement plus de 10 auteurs de ce journal sont en garde-à-vue. Quatre personnes dont Can Dündar, (ex) rédacteur en chef, sont recherchées par la police. Même moi, je suis sous le choc. Ceci démontre clairement que la Turquie a décidé de ne respecter aucune de ses lois, ni le droit. En ce moment, plus de 130 journalistes sont en prison. C’est un record mondial. En deux mois, 170 journaux, magazines, radios et télés ont été fermés. Notre gouvernement actuel veut monopoliser la “vérité” et la “réalité”, et toute opinion un tant soit peu différente de celle du pouvoir est réprimée avec violence : la violence policière, des jours et des nuits de garde-à-vue (jusqu’à 30 jours)… Moi, j’ai été arrêtée seulement parce que j’étais une des conseillères d’*Ozgür Gündem*,“journal kurde”. Malgré le fait que les conseillères n’ont aucune responsabilité sur le journal, selon l’article n°11 de la Loi de la presse qui le notifie clairement, je n’ai pas été emmenée encore devant un tribunal qui écoutera mon histoire. Dans ce procès kafkaïen, Necmiye Alpay, scientifique linguiste de 70 ans, a été également arrêtée avec moi, et jugée pour terrorisme. Cette lettre est un appel d’urgence !

La situation est très grave, terrifiante et extrêmement inquiétante. Je suis convaincue que le régime totalitaire en Turquie, s’étendra inévitablement, également sur toute l’Europe. L’Europe est actuellement focalisée sur la “crise de réfugiés” et semble ne pas se rendre compte des dangers de la disparition de la démocratie en Turquie. Actuellement, nous, -auteur-e-s, journalistes, Kurdes, Alévi-e-s, et bien sûr les femmes - payons le prix lourd de la “crise de démocratie”. L’Europe doit prendre ses responsabilités, en revenant vers les valeurs

qu’elle avait définies, après des siècles de sang versé, et qui font que “l’Europe est l’Europe” : la démocratie, les droits humains, la liberté d’opinion et d’expression… Nous avons besoin de votre soutien et de solidarité. Nous vous remercions pour tout ce que vous avez fait pour nous, jusqu’à maintenant. Cordialement.

*Aslı Erdoğan, le 1er novembre 2016 Prison Bakırköy Cezaevi, C-9, Istanbul (traduit du turc par le site Kedistan)*

* Le Maître de Sainte Euphasie, (cinquieme, et dernier, épisode)

*Par Hervé Mesdon*

Trois soirs encore elle y retourna. À chaque fois Charles lui faisait prendre la même pose: assise sur un haut tabouret, les pieds se croisant, les mains posées sur les cuisses et le regard légèrement tourné vers la gauche. Une grande toile, une activité fébrile, mais les yeux du maître avaient perdu l'intensité gourmande qu'ils avaient eue pendant un mois, s'ils se posaient sur ses seins, elle ne sentait plus ses tétons se durcir, s'ils remontaient le long de sa jambe, il n'y avait plus le même hérissement de chair de poule, s'ils se promenaient sur son ventre, plus de pointe de plaisir.

Le troisième soir il dit: « c'est fini... vous pouvez voir... » Ensemble ils regardèrent la toile : « c'est beau Charles, très beau... » « Oui je suis assez content ». Ce soir là Charles sortit  en laissant sa  toile derrière  lui et quand il  dit « et n'oubliez pas d'éteindre en partant », Gaëtane avait les yeux pleins de larmes.

Le vernissage avait été prévu pour le mardi de la semaine suivante. Les invitations à lancer, n'oublier personne, le ban  et l'arrière-ban  de la  bonne société sainte euphasienne, le buffet à prévoir, penser au compliment de remerciement par lequel il était d'usage d'accueillir le maître, Gaëtane eut l'esprit assez occupé pour ne pas avoir le loisir de se laisser aller aux langueurs. Lucile, Jeanne et Pauline l'aidèrent à mener à bien l'entreprise et en profitèrent pour reprendre la place qui selon elles leur revenait de droit dans la vie et le coeur de Gaëtane.

Dans l'après-midi du mardi, Charles vint livrer le portrait qui était emballé d'un velours rouge. Il exigea d'être seul pour l'installer dans le salon et en repartant il dit: « et pour ce soir vous faîtes simple Gaëtane, n'est-ce pas, vous faîtes simple que diable! » Il faisait beau, Lucie, Jeanne et Pauline s'étaient chargées en compagnie de Jérôme d'accueillir les invités dans le jardin autour de trois longues tables qui débordaient de toasts et de boissons. À 7 h on fit entrer tout le monde dans le salon et Gaëtane apparut en compagnie de Charles. Comme au premier jour, elle portait un haut rouge, un jean et des tennis noirs. Elle lut son compliment au maître et Charles cérémonieusement dévoila le portrait.

Une rumeur admirative parcourut l'assistance : Gaëtane était assise sur un haut tabouret, le regard légèrement tourné vers la gauche, les mains sur les cuisses et elle était vêtue exactement comme ce soir. Seule différence, Charles avait ajouté sur son vêtement une discrète fleur d'un rouge plus éclatant encore à hauteur de son sein gauche.

Tandis qu'on applaudissait, il glissa à l'oreille de Gaëtane:  « c'est seulement  en regardant  cette  fleur  là sur votre sein que vous vous souviendrez de tout ce que j'ai peint de vous et qui n'est pas sur cette toile ». Quelque temps encore il y eut des commentaires, puis on se lassa et progressivement les invités retournèrent dans le jardin.

Une peinture, un portrait!  Si peu de chose en somme. Mais tout était changé dans le regard que désormais on portait sur Gaëtane. Toutes ces dames assurément, mais aussi à n'en pas douter, bon nombre de ces messieurs, savaient que là-bas, dans l'antre du maître, au secret avec tant d'autres et pour autant d'éternité qu'en permet l'histoire des hommes, Gaëtane, outrageusement, était nue. *(Fin)*

*Vient de paraître : Ar marc’h glaz, le cheval bleu (Editions de la Boîte à or dur, 15 rue Crech’ Avel. 29600 Plourin les Morlaix, 15€ + 3€ de fais de port). Une promenade autobiographique d’Hervé Mesdon.*

* Ceux qui ont Tué Sanders ont Récolté Trump

*Par Pierre Guerlain*

En 1935, le romancier Upton Sinclair a publié un livre intitulé *It can’t happen here* « Cela ne peut pas se passer ici » (*Cela ne peut pas se passer ici* ) qui imaginait qu’un démagogue était élu président des États-Unis contre Franklin Roosevelt lors de l’élection de 1936. Le titre faisait ironiquement référence à l’idée que, contrairement à l’Europe, les États-Unis étaient trop attachés à leurs institutions pour tomber dans le fascisme. Ce roman était un avertissement contre le démagogue Huey Long, le sénateur de Louisiane, qui avait décidé de défier Roosevelt et qui fut assassiné en 1935.

Ce qui ne s’était pas passé dans les années 30 car Roosevelt bénéficiait d’un fort soutien populaire est en passe d’arriver aujourd’hui. Donald Trump n’est pas un fasciste en tant que tel mais un autoritaire raciste, sexiste soutenu par le Ku Klux Klan. Ce que les sondages n’avaient pas vu venir, comme avec le Brexit, est arrivé. Clinton n’avait pas beaucoup de soutien dans les classes populaires.

L’élection présidentielle américaine est une forme de numéro de cirque ou un grand show que les Américains critiques appellent « extravaganza » qui s’inscrit parfaitement dans la société du spectacle analysée par Debord dans les années 60. Ce spectacle a un lointain rapport avec les programmes politiques qui sont eux mêmes des feuilles de route rarement suivies lorsque les présidents arrivent au pouvoir.

La campagne de 2016 qui a, comme toutes les autres depuis 1960, battu des records en termes financiers, a intensifié des phénomènes déjà connus mais aussi présenté des innovations. Dans la guerre de propagande entre les deux camps ou la guerre des images on utilise souvent l’expression « surprise d’octobre » pour évoquer une révélation ou une attaque cinglante de dernière minute. Souvent cette surprise d’octobre est une campagne malhonnête qui cherche à salir un candidat. Ainsi, en 1988, Dukakis qui menait dans les sondages a-t-il été démoli par une campagne raciste laissant croire qu’il libérait les criminels, noirs bien sûr, dans son État et qu’il s’apprêtait à le faire partout aux États-Unis.

Cette année il y eut deux surprises d’octobre : la vidéo de Trump dans laquelle il déployait sa rhétorique de violeur et affirmait que les stars ont un droit de cuissage et l’affaire des emails investiguée par le FBI qui a rebondi deux fois durant la campagne. La vidéo qui visait Trump n’était pas fondée sur des mensonges mais soulignait ce qui était déjà connu : sa goujaterie phallocratique. L’affaire des emails renvoyait à une pratique de dissimulation typique de Clinton.

Cette bataille des images et les débats qui s’y rattachent ne permettent pas de discussions sérieuses, discussions qui n’auraient pas beaucoup de succès auprès d’un public façonné par ses habitudes télévisuelles et médiatiques. Le triomphe de la société du spectacle dans les campagnes politiques américaines où depuis l’arrêt de la Cour suprême, *Citizens United* en 2010, il n’y a quasiment plus de limites pour les dépenses, a cette année favorisé le candidat Trump, un pro de la TV réalité, c’est à dire de l’irréalité télévisuelle. Il a réussi à transformer d’abord les primaires républicaines puis l’élection elle-même en grand show. Comme un Jean-Marie Le Pen ou un Dieudonné, Trump veut être adulé par un public spécifique et ses meetings sont des ovations pour le showman plutôt que des rassemblements sur des idées.

Très tôt, Trump a identifié la souffrance d’une grande partie de la population, celle qui est composée des perdants de la mondialisation, des dominés donc, et a cyniquement instrumentalisé les peurs et les rancœurs légitimes de gens qui sont les victimes du fonctionnement du capitalisme néolibéral. Ils ont perdu leurs emplois qui ont été délocalisés et vivent dans des zones dévastées. Dans la Silicon Valley les clivages sociaux sont criants : les employés des firmes de la *high tech* d’un bon niveau d’études vivent dans de belles maisons ou appartements très chers à l’achat ou la location ce qui oblige les plus démunis à vivre soit dans des caravanes soit même dans leur voiture.

Il est saisissant qu’un capitaliste ordinaire, qui délocalise, ne paie pas ses employés correctement ou même les vole, qui est donc un membre de l’élite économique, c’est à dire des classes dominantes, soit devenu le héraut et le héros des classes défavorisées. Il y a des équivalents ailleurs où d’autres démagogues cyniques surfent sur la misère. Le milliardaire qui se vante de ne pas payer ses impôts se présente en Robin des bois et sa supercherie fonctionne surtout auprès d’un groupe de la population américaine : les hommes blancs de la classe ouvrière. Le capitaliste qui profite de la mondialisation dans ses affaires a capitalisé sur les dégâts du néolibéralisme.

On a beaucoup insisté, à juste titre, sur le fait que le racisme a toujours servi à obtenir les voix des ouvriers blancs. Trump est l’héritier d’une longue tradition républicaine que Nixon a utilisé, la « stratégie sudiste », et que Reagan et les deux Bush ont poursuivi : créer l’hostilité entre victimes blanches du capitalisme et victimes noires du racisme et du capitalisme. Bill Clinton lui aussi a joué cette carte raciale en réformant l’aide sociale et favorisant l’incarcération, principalement des Noirs qu’Hillary Clinton avait appelé « super-prédateurs ». (Lire l’ouvrage de Sylvie Laurent, *La Couleur du marché, racisme et néolibéralisme aux États-Unis*).

L’instrumentalisation du racisme de ceux que l’on appelle les petits blancs a une longue histoire qui remonte à la période de l’esclavage lorsque le plus défavorisé des Blancs pouvait quand même se sentir supérieur aux Noirs et bénéficier du « privilège de la blancheur ».

La vénération d’un capitaliste milliardaire ordinaire se comprend aussi lorsque l’on connaît la prégnance du « rêve américain », la croyance, tout à fait erronée, que l’on peut passer du statut de pauvre à celui de riche (*rags to riches*) car la société américaine est une société ouverte d’égalité des chances.

Néanmoins, comme l’ont montré certains ouvrages les Américains blancs pauvres ou déclassés sont lassés d’un système politique qui ne les voit pas ou plus. On pourra lire, par exemple, l’ouvrage de J. D. Vance *Hillbilly Elegy A Memoir of a Family and Culture in Crisis*, Comme le dit une sociologue de Berkeley, Arlie Russell Hochschild, qui n’a aucune attirance pour Trump, cela va sans dire, ils se sentent « étrangers dans leur propre pays » (*Strangers in Their Own Land*, *Anger and Mourning on the American Right).*

Le parti démocrate qui était le parti des démunis depuis Franklin Roosevelt est progressivement devenu le parti des classes favorisées passées par l’université. Les déclassés n’ont donc plus de parti qui défend leurs intérêts, comme le passage au pouvoir de Bill Clinton l’a illustré. On pourra lire le livre de Thomas Frank sur ce sujet : *Listen, Liberal: Or, What Ever Happened to the Party of the People?* qui analyse cet abandon des classes populaires par les Démocrates.

Le terme grec de *thymos* renvoie à la fois à la colère et au désir de reconnaissance et est fort utile pour appréhender le succès paradoxal d’un milliardaire, sexiste, raciste et capitaliste tricheur auprès d’un groupe que, par ailleurs, il méprise. Les démagogues de Mussolini à Hitler en passant par Berlusconi ou Trump savent instrumentaliser le désir de reconnaissance de populations humiliées.

Des millions d’Américains ne se sentent plus représentés par le système politique ; 82 % des Américains se disent dégoûtés par leur système politique[[1]](#footnote-1). Un homme vient leur parler, dans une langue qui leur est familière, de leurs peurs et problèmes, il s’oppose à la langue des journalistes et intellectuels qui habituellement domine les débat et dicte les termes de ce débat, la fameuse « political correctness ». Cet homme est un menteur patenté et un capitaliste banal mais il sait que ce qui compte dans la société du spectacle ce n’est ni la connaissance, dont il est dépourvu sur le plan politique, ni la cohérence mais plutôt la posture. Trump a donc vendu une posture de rebelle antisystème à des gens qui voient le monde et leur monde s’écrouler et qui, par ailleurs, ont été façonnés par des décennies de racisme maquillé sous de belles paroles politiques. Le livre de Trump, *The Art of the Deal*, écrit en 1987 par Tony Schwartz (un « nègre »), énonçait déjà la passion de Trump pour l’autopromotion. Trump est une publicité de lui-même sans substance mais il faut analyser sociologiquement pourquoi il a eu un tel écho et non seulement sur le plan psychologique.

Hillary Clinton n’aurait jamais dû autant peiner face à un bouffon sexiste, raciste, violent et exhortant à la violence extrême allant jusqu’à l’apologie du meurtre—notamment de Clinton elle-même. Elle s’est présentée en candidate des minorités, de l’égalité hommes-femmes, du progressisme, de l’inclusion, de la justice sociale mais sa trajectoire politique dit une tout autre histoire. Elle a soutenu son mari lorsqu’il a fait passer des lois antisociales ou racistes, elle l’a soutenu en salissant les femmes qui l’accusaient de violences sexuelles, elle s’est montrée plus guerrière qu’Obama en politique étrangère en poussant pour l’intervention en Libye en 2011 par exemple. Elle n’a pas hésité à montrer son racisme social en dénonçant les électeurs de Trump comme étant « un ramassis de minables » (*a basket of deplorables*).

Surtout, elle est un pilier du néolibéralisme, proche du monde de la finance, ce qui était aussi le cas d’Obama, elle a constamment cherché à cacher ses amitiés avec Wall Street, elle est soutenue par des lobbys importants et dépend de la générosité de Haim Saban, un lobbyiste pro-Israël qui n’est pas exactement mesuré dans ses positions politiques sur le Moyen Orient[[2]](#footnote-2) (http://www.haaretz.com/israel-news/.premium-1.747162). Clinton a par ailleurs avec l’aide de l’appareil du parti démocrate torpillé la campagne de Bernie Sanders, en bénéficiant de complicités dans les médias et en cherchant à le salir par des campagnes mensongères (par exemple en faisant croire que ses partisans étaient des machos, les *Bernie bros*, alors que Sanders n’a cessé d’obtenir plus de voix chez les jeunes femmes que Clinton).

Au moment où la colère gronde aux États-Unis, où les inégalités grimpent et les revenus du 0,1 % s’envolent alors que les pauvres ne peuvent plus payer leur logement, Clinton a été, à juste titre, perçue comme la candidate de l’Establishment.

La gauche radicale, fort critique vis à vis des Clinton, s’est divisée sur l’élection américaine, certains voulant voir des effets positifs dans les déclarations chaotiques de Trump sur l’OTAN par exemple mais les grands noms de cette gauche, comme Chomsky ou Juan Cole, ont rejoint Sanders ou Elizabeth Warren à la gauche de Clinton chez les démocrates pour appeler à voter pour elle, « en se pinçant le nez »[[3]](#footnote-3).

Nancy Fraser avait déclaré au *Monde* qu’elle souhaitait voir une femme arriver au pouvoir mais pas forcément Clinton[[4]](#footnote-4). Le système politique américain, compliqué et gangréné par l’argent, a produit un choix minimal entre un milliardaire affabulateur et porté sur toutes les formes de violence et de harcèlement et une néolibérale guerrière faite dans le moule bien connu depuis Reagan.

On voit maintenant qu’elle n’était pas la candidate optimum pour canaliser la colère des dominés. Voter pour elle était pourtant le choix le plus rationnel aussi parce que Clinton avait une dette vis à vis de Sanders. Une présidence Clinton aurait ouvert des possibles ; un président Trump est la porte ouverte à la flambée du racisme et du sexisme ordinaire et une dérive narcissique autoritaire à la Erdogan.

Les États-Unis plongent dans l’incertitude et la nuit noire du quasi-fascisme favorisé par les dégâts du néolibéralisme. Ce n’est une bonne nouvelle pour personne. Les vraies luttes politiques vont s’intensifier et les deux façons de gérer le *thymos* restent incarnées, d’une part, par Trump qui encourage violence et division dans tous les domaines et, d’autre part, Sanders pour qui la colère s’accompagne toujours de respect pour l’autre et d’inclusion sur les plans économique, social racial et sexuel. Avec un Congrès aux mains des Républicains, la résistance des institutions américaines risque d’être faible. Les minorités et les femmes sont dans le viseur mais aussi tous les dominés qui ont voté pour Trump. Ils vont voir les promesses s’évanouir et les lois du capitalisme s’appliquer à eux avec la dureté habituelle. Il faudra une vraie gauche pour les récupérer après le réveil de leur nuit utopique.

*Article paru dans la revue Recherches Internationales (http://www.recherches-internationales.fr)*

* A Voir : Enfin de Bonnes Nouvelles, un Film de Vincent Glenn

*Par Sylvain Ethiré*

Enfant de la balle cinématographique (son père est un chef-opérateur renommé, réalisateur aussi), Vincent Glenn s’est fait connaître en tant que documentariste (entres autres, Pas assez de volume, sur l’OMC, Indices, critique de la dictature du PIB). Il aborde avec En fin de bonnes nouvelles une sorte d’ovni cinématographique, une fiction, mais solidement documentée. Le pitch, comme on dit : une bande de potes décide de monter une agence de notation qui va noter… les bonnes ou, souvent, moins bonnes pratiques sociales, environnementales des entreprises. A leur grande surprise, l’agence a un succès fou et contraint les grosses boîtes à changer leurs pratiques. Bon, c’est de l’utopie, mais c’est bon, un air d’utopie dans ce monde sans pitié. Mais c’est aussi une critique parfois féroce de l’économie d’aujourd’hui, avec une bonne dose d’humour (c’est peut-être pourquoi on y aperçoit notre directeur de la publication).

A voir, donc, un bol d’air en ces temps troublés.

* Si Réchauffer la Banquise vous Intéresse

**J’adhère à l’association *CACTUS*, éditrice de réchauffer la banquise et vous joins un chèque de 15 euros à l’ordre de CACTUS REPUBLICAIN**

***Réchauffer la banquise***

**Publication**: Jean-Luc Gonneau **Rédaction**: João Silveirinho **Éditorialistes**: Jacques-Robert Simon, **Conception**: Jean-Christophe Frachet **Humeurs** : Mick et Paule, Sylvain Ethiré **Grande Reportère**: Florence Bray. **Adresse et abonnement** : Le Cactus Républicain - *J.L. Gonneau* - 3, avenue Vélasquez 75008 Paris **Courriel :** jean-luc.gonneau@orange.fr **Internet :** http://www.la-gauche-cactus.fr/SPIP/ *Les manuscrits, pédiscrits, buccoscrits, tapuscrits, électroscrits etc. reçus, publiés ou non, ne sont ni rendus ni échangés. On vous aura prévenus.*

**Elles/ils écrivent dans La Banquise :**

*David Hassan Abassi, Mina Ahadi, Madjid Ait Mohamed, Patrick Alexanian, Mahin Alipour, Anne Alize, Jean-Paul Alletru, Gérard André, Jacques Ansan, Jean-Michel Arberet, Elie Arié, Jacques Atlan, Fabrice Aubert, Rémi Aufrère, Robert Ausseur, Clémentine Autain, Aveclotantousenva, Gilles Bachelier, René Balme, Jérôme Baloge, Paul Baquiast, Jean Baumgartein, André Bellon, Gérard Belorgey, Abdelhak Berheri, Géraldine Biaux, Danielle Bleitrach, Boaventura de Sousa Santos, Gérard Borvon, Said Bouamamas, Jean-Pierre Boudine, Barbara Bouley, Alain Bousquet, Hugues Bousquet, Patrick Braibant, Florence Bray, Jacques Broda, Alain Brossat, Jean-Philippe Brunet,**Fernando Buen Abad Domínguez, Marie-George Buffet, Olivier Cabanel, Michel Cabirol, Cadoudal, Michel Caillat, Philippe Callois, Isabelle Cappe, Aloys Carton, José Caudron, Jean-Claude Charitat, Jean-François Chatelat, François de la Chevalerie, Mahor Chiche, Sophia Chirikou, Olivier Clerc, Fabrice Cohen, Daniel Cojean, François Colas, Maxime Combes, Samira Comingand, Albano Cordeiro, Fabienne Courvoisier, Jacques Cros, Leïla Cukierman, Shala Daneshfar, Pedro Da Nobrega, Georges Debunne, Jacques Decaux, Jacques Declosménil, Chantal Decosse, Jean-Michel Dejenne, Jean Delons, Monique Dental, Emmanuelle Depollier, André Depouille, Antonio Dias, Françoise Diehlmann, Jean-Michel Dodd, Evelyne Dubin, Béatrix Dupraz, Marlène Dupraz, Emmanuel Dupuy, Pierre Efratas, Amine El Khatmi , François Esquer, Marcel Etienne, Michel Evrard, Jacques Fath, José Pablo Feinmann, Eric Ferrand, Jean-Claude Fiemeyer, Yann Fiévet, Alain Foix, Jean-Christophe Frachet, René Francal, Jacques Franck, Eduardo Galeano, Gabriel Galice, Stéphane Gatti, Christian Gautier, Gévé, Séverine Gille, Vincent Glenn, Philippe Goubault, Allain Graux, Denis Griesmar, Serge Grzesik, Pierre Guerlain, Vincent Guillot, John Hagelin, Eric Halphen, Jack Harmand, Jacky Hénin, Pierre Henry, Georges Hervel, Jean-Marc Holleaux, Jancry, Diana Johnstone, Fabienne Jouvet, Mahamadou Ka, Eddy Khaldi, Liet Kynes, Lionel Labosse, Dominique Lacout, Marc Lacreuse, Nathalie Laillet, Diane Le Béguec, Olivier Le Cour Grandmaison, Hervé Le Crosnier, Jacques Le Dauphin, Alain Le Dosseur, François Ledru, Jean-Pierre Lefebvre, Michel Lefebvre, Jean-Claude Lefort, Jeannick Le Lagadec, Christian Lemasson, RenéLenoir, Marie-Françoise Lepetit, Eve Lerner, Estelle Leroy-Debiasi, Didier Le Scornet, Marie-Pierre Logelin, Jacques Lombard, Mercedes Lopez San Miguel, Frédéric Lordon, Doc Lottin, Loulou, Alexis Lucas, François Lucas, Benoist Magnat, Jean-Claude Mairal, Roland Maire, Azar Majadi, Jorge Majfud, Oliver Makepeace, Dimitri Makrygiannis, Marc Mangenot, Roger Martelli, Laurence Matignon, Jérôme Maucourant, Hervé Mesdon, Georges Michel, Patrick Mignard, Tarik Mira, Fatiha Mlati, Yvonne Mignot-Lefebvre, Michel Moine, Ricardo Monserrat, Arnaud de Morgny de Maeyer, Jean-François Morin, Arnaud Mouillard, Eric Mouron, Joël Murat, Maryam Namazie, Michel Naudy, André Nouschi, Paul Oriol, Vincent Ortega, Oussama, Paloma, Henri Paris, Pierre Pascallon, Pierre Payen, Jean-René Peltier, Antonio Pereira Nunes, Jean-Pierre Petit, Michel Peyret, Michel Pillier, Michel Portal, Thomas Posado, Gabriel Puricelli, Gérard Raiser, Amir Ramses, Guy Ratane-Dufour, Alberto Riboletta, Roberto Robertelli, Ruy Rodrigues Da Silva, Maria Graziella Rodriguez, Michel Rogalski, Régis Roquetanière, Alain Ruscio, Claude Sam, Emmanuel Saussier, Scribrouge, Youssef Seddik, Luis Sepulveda, Marc Silberstein, Patrick Silberstein, Karim bey Smail, Claude Soufflet, Laurent Tarillon, Matthias Tavel, Paulo Telheiro, Antoine Thivel, Patrick Trannoy, Sophie Troubac, Denis Troupenat, Alain Uguen, Bernard Uguen, Rémi Uzan, Bruno Valentin, Jérôme Valluy, Jean-Robert Velveth, Christophe Ventura, Maris-Christine Vergiat, Michèle Vianès, Claire Villiers, Paul Vincent, Eugenio Raul Zaffaroni, Louis Weber, Louie Wyler, Olivia Zemor, Nadine Zuili…*

**Et en plus, sur notre site, des textes et graphismes d’autres auteurs :**

*Paul Alliès, René Assandri, Jean-Pierre Berlan, Jean-Marie Berniolles, Jean-Christophe Bonté, Jean-Bricmont, Etienne Chouard, Pascal Colrat, Jeremy Corbin, Marc Dolez, Jérôme Guedj, André-Jacques Holbecq, Etienne Imer, Raoul-Marc Jennar, Monica Karbowska, Jean-Jacques Lemarchand, Herwig Lerouge, Henri Maler, Maurice Martin, Chloé Maurel, Patrick Mignard, Marie-José Mondzain, Christophe Ramaux, Serge Regourd, Emir Sader, Joël Yoyotte-Landry, Philippe Zafirian, Didier Zuili…*

**Elles/ils ont participé aux cafés-débats de La Banquise**

*Paul Alliès, Clémentine Autain, Géraldine Biaux, Hamida Bensadia, Jean-Pierre Berlan, Agnès Bertrand, Jean-Christophe Bonté, Claude Boucher, Camille Cabral, Etienne Chouard, Eric Coquerel, Alexis Corbière, Michèle Dessenne, Jean-Claude Fiemeyer, Geneviève Geay, Susan George, Jean-Luc Gonneau, Jérôme Guedj, Eric Halphen, Pierre Henry, Diana Johnstone, Monika Karbowska, Olivier Keller, Suzanne Körösi, Jeannick Le Lagadec, Michel Lefebvre, Jean-Pierre Lefèvre, Henri-Georges Lefort, Laurent Levard, Pascal Lusso, Marc Mangenot, Fernanda Marruchelli, Fatiha Mlati, Temir Porras, Eduardo Olivares, Ismaël Omarjee, Ruy Rodrigues Da Silva, Marco Antonio Rodrigues Dias, Dominique Rousseau, Christiane Taubira…*

 Dessin de Michel Hulin



Consultez notre site

[www.la-gauche-cactus.org/SPIP](http://www.la-gauche-cactus.org/SPIP)

Des textes, des idées, tous les numéros de la Banquise et de l’humour en plus !

1. Lire l’article du *New York Times*, paru le 3 novembre 2016 : http://www.nytimes.com/2016/11/04/us/politics/hillary-clinton-donald-trump-poll.html [↑](#footnote-ref-1)
2. Lire « Power donateur » dans la revue *Society*, 28 octobre- 10 novembre, pp. 78-83 [↑](#footnote-ref-2)
3. http://www.rawstory.com/2016/08/noam-chomsky-explains-the-value-of-holding-your-nose-and-voting-for-hillary/ [↑](#footnote-ref-3)
4. http://www.lemonde.fr/festival/article/2016/07/27/une-femme-a-la-maison-blanche-un-symbole-qui-ne-suffit-pas\_4975138\_4415198.html [↑](#footnote-ref-4)